

JEAN LE BLEU d'après les structures anthropologiques de l'imaginaire.

Amando LÓPEZ VALERO

Dans ce recueil de souvenirs d'enfance et de contes vibrants de passion et de rêve, Giono a voulu nous montrer le «mal» à travers une série d'images différentes et variées.

Tout ce souvenir qu'il nous présente, est à la fois réaliste et maléfique. Il nous expose la vie simple et monotone d'un village: Manosque, et d'un hameau: Corbières; et dans ces deux lieux de la France, semblables à d'autres lieux de la Terre, deux idées dominent la vie: *la monotonie*, de laquelle il faut sortir n'importe comment, même si le mal doit apparaître comme «roi», et d'autre part *la mort*, qui est l'arme la plus forte du mal. A partir de ces deux images, Giono nous conduit vers la troisième image du mal: *la guerre*.

LES IMAGES DU MAL.

D'après les structures anthropologiques de l'imaginaire établies par Gilbert Durand¹, **Jean Le Bleu** se trouve dans le régime diurne car l'image principale est celle de l'antithèse: Giono lutte contre la monotonie, la mort et la guerre; il s'agit d'un combat voilé, car s'il voit frapper partout ces trois images du mal, souvent avec une imprévisible violence, il va se borner à présenter la situation dès son point de vue d'enfant. Une situation avant tout monotone, entre le père et la mère et aussi entre les parents et l'enfant, cela va permettre à l'auteur la liberté de parler du monde monotone extérieur, des personnes qui l'ont impressionné, des expériences qui l'ont marqué, et par dessus cette situation le mal, la mort qui va finir avec toutes les personnes qui l'entourent. Et entre ces personnes on trouve toutes les classes sociales, sur lesquelles la guerre va frapper brisant la monotonie et fermant le livre.

1. DURAND, GILBERT. *Les structures anthropologiques de l'imaginaire*. Bordas, collection Études supérieures. Paris, 1969.

LA MONOTONIE DE LA VIE VILLAGEOISE.

Pour comprendre bien cette image on a dû habiter dans un village. Giono a vécu à Manosque, il connaît la monotonie d'un village semblable à celle des autres villages de la France et peut-être de l'Europe:

«J'entendais des villages neufs éclore autour de moi en des éclatements de graines et vivre avec leur ruissellement de charrettes, d'avaires, de torrents, de troupeaux, des envols de poules, d'hirondelles et de corbeaux»¹.

Dans un village, n'importe lequel, la vie est très limitée; les hommes, les femmes, les enfants, les vieillards forment une communauté où le mal apparaît souvent d'une façon très forte et avec des formes très variées. Les gens sont toujours les mêmes, divisés selon leur travail:

«La notairesse, la pharmacienne, la commandante en retraite, l'huissière, la propriétaire foncière, la juge de paix, les greffières, les longues enfants de Marie, les joueuses de harpes...»².

La monotonie est décrite comme quelque chose qui est présente, que les gens perçoivent, mais ne se rendant pas compte qu'elle va finir avec eux. Dès le premier chapitre on la voit à travers toute une série d'images représentées par l'expression «Des fois»:

«...Des fois, c'était long. Des fois, le sourire venait... des fois l'autre disait alors d'un souffle (...»³.

ou par le repas qu'on prend:

«Tu vois, on allait descendre à la soupe. (...) C'est de la soupe de pauvre que tu vas manger. On sert la soupe à la saucisette. (...) La soupe était mangée»⁴.

Les animaux du régime diurne sont aussi des symboles du mal: les crapauds et les serpents:

«...on entendait le pas des gros rats sur les tuiles. (...) dans le fond en bas, il y avait deux races de bêtes: des crapauds blancs, tous blancs, sans yeux, larges comme des assiettes (...) Des crapauds, bon, et puis, des serpents. De serpents sans peau...»⁴.

1. GIONO, JEAN. *Jean le Bleu*. Ed. Bernard Grasset, Paris, 1932. p. 13.

2. *Ibidem*, p. 29.

3. *Ibidem*, p. 9.

4. *Ibidem*. pp. 12, 14, 17 y 43.

Ils évoquent le mal, la mort, et il faut lutter contre eux. Dans la tradition chrétienne on nous a présenté le mal à travers le serpent. Ils symbolisent aussi la monotonie villageoise, ils ne changent pas, comme les villageois sans progrès, qui maintiennent les mêmes sujets de conversation et qui possèdent les mêmes écailles incrustées. On travaille sans repos mais on en voit pas les bénéfiques:

«Dans la charcuterie à côté une machine mâchait sans repos de la viande de cochon»⁵.

La nuit et le noir sont aussi monotones. Il y a quelque chose d'étrange dans les ruelles sombres des villages, et c'est à cause de cela qu'on les évite, mais la nuit est aussi le calme et l'odeur du pain dans le four:

«...c'était plus noir que la nuit, ça sentait l'étable et l'évier. Vint une odeur de pain et de fagot sec»⁶.

Le temps est pourri, car si personne ne fait rien, si rien ne change, tout est toujours pareil: la rue, les saisons, tout ce qui entoure l'homme:

«Le temps était mou, même un peu pourri. La nuit jutait une petite rosée aigre»⁷.

Les parallélismes contribuent à accentuer la monotonie:

«Il n'y avait que notre pas dans la ville.
Il n'y avait de lumière qu'à une fenêtre d'un rez de-chaussée.
Il n'y avait que notre pas dans la ville»⁸.

«La Julie Costelet se mit à crier sitôt le corps dans la caisse. (...)
La Julie Costelet se mit à crier»⁹.

«On s'approche, on s'approche, midi, midi»¹⁰.

Dedans ce parallélisme, il existe une ressemblance entre la vie des moutons et la vie des villageois:

«(...) (les moutons). Ils venaient là en descendant de la montagne. Ils bêlaient un jour ou deux. Après ils se taisaient. Ils allongeaient le cou sur une paille noire et ils restaient là en ne faisant que respirer»¹¹.

5. Ibidem. p. 41.

6. Ibidem. p. 47.

7. Ibidem.

8. Ibidem. pp. 47 y 48.

9. Ibidem. p. 116.

10. Ibidem. p. 136.

11. Ibidem. p. 55.

Mais à la fin, les hommes et les moutons trouvent la mort, qui est le seul but de la monotonie:

«Le samedi, un boucher venait ouvrir la porte»¹².

De sa part, le destin des hommes est aussi monotone que celui des moutons:

«Parfois, aux fenêtres d'à côté, apparaissait une tête d'homme ou de femme. Les femmes regardaient tout aussitôt en l'air, du côté du jour et de ce lambeau de ciel pur et plat comme une pierre qui bouchait la cour par en haut. Les hommes élargissaient leurs bras sur l'appui de la fenêtre, ils penchaient la tête et ils restaient de longs moments à regarder les moutons sans rien dire, sans rien faire, en respirant seulement»¹³.

Les éléments naturels dénotent une monotonie très particulière, ils se limitent à être un simple décor:

«Une large fenêtre, dominant toute la cour aux moutons, permettait de voir, au-delà des toits, par là-bas loin, le scintillement de la rivière, le sommeil des collines et les nuages qui nageaient comme des poissons avec l'ombre sous le ventre»¹⁴.

Logiquement, devant tout ce panorama, Giono va se réfugier dans le rêve:

«On ne pouvait vivre dans le bas de notre maison qu'en rêvant»¹⁵.

Les personnes qui habitent dans ce «monde» monotone, n'ont pas d'âge ni de couleur:

«Derrière la quatrième fenêtre demeurait une grasse femme sans âge et sans couleur»¹⁶.

Le soleil n'arrive pas chez eux: voilà la cause de ne pas avoir de couleur. Giono veut nous faire comprendre que dans une vie monotone le soleil ne peut pas briller:

«Elle était dans l'angle des murs, juste dans l'endroit où le soleil ne pouvait pas aller»¹⁷.

12. *Ibidem*.

13. *Ibidem*.

14. *Ibidem*, p. 58.

15. *Ibidem*.

16. *Ibidem*, p. 72.

17. *Ibidem*.

La monotonie est alors à côté de l'ombre:

«La femme n'ouvrait jamais la fenêtre. Derrière les vitres, l'ombre avait la couleur de l'eau au fond des rivières»¹⁸.

Nous nous trouvons devant des «formes» qui marchent:

«Dans l'ombre glauque de la chambre nageait d'abord une forme blanche. (...) J'aperçus dans l'ombre du gros fauteuil, une chaise plus basse. Elle était aussi habitée par une forme qui, peu à peu, s'éclaira»¹⁹.

Des formes parfois désagréables et presque toujours elles ont quelque lien avec le mal, la mort, l'ombre ou la guerre. On assiste à toute une galerie de portraits monotones, presque les mêmes figures, pas de variation. Son père, sa mère, les repasseuses, l'anarchiste, les musiciens, le boucher, «la dame», l'artisan, la petite fille... Parfois, ils n'ont même pas de figure. Ils sont toujours habillés de la même manière:

«La petite fille était toujours vêtue de rouge»²⁰.

D'où sont-ils? On ne le sait pas. De cette façon, l'ambiance est flou. Nous sommes à Manosque, mais cela n'est pas important, les gens n'ont pas de pays:

«...l'homme était d'ici, la femme de là-bas»²¹.

La monotonie origine de lourdes attitudes caractéristiques:

«Je ne bougeais pas. Je respirais à peine. Les jambes me pesaient comme si j'avais été pendu par le cou»²².

Les mauvaises sensations répugnantes apparaissent donc très souvent. Giono veut nous faire comprendre qu'une vie dominée par la monotonie amène à des situations désagréables:

«Il avait une tête de nouveau-né, grasse, blanche, molle, morte comme ces têtes d'animaux, aux devantures des boucheries, mais dans la rondeur même de cette tête s'inscrivaient les égratignures profondes et crasseuses d'une sorte de vieillesse»²³.

18. Ibidem. pp. 72 y 73.

19. Ibidem. pp. 73 y 79.

20. Ibidem. p. 74.

21. Ibidem.

22. Ibidem. p. 79.

23. Ibidem. p. 80.

Les animaux sont des personnages aussi importants que les gens, tous ensemble, ils forment la communauté du village; le mal arrive aussi pour tous.

Comme l'**amour** «normal» est aussi monotone, apparaît l'adultère:

«La femme du boulanger s'en alla avec le berger des Conches»²⁴.

Même le pain est plus important que l'amour:

«...c'est beau l'amour, oui, mais il faut penser qu'on mange. (...) Le souci de César, c'était le pain. Un village sans pain, qu'est-ce que c'est»²⁵.

Ainsi, tous les événements quotidiens sont présentés comme des routines sans aucun sens. Nous assistons à un mariage complètement ridicule où rien n'est comme d'habitude mais tout est laid et désagréable.

La monotonie est exprimée aussi avec **la négation**:

«Il y avait de l'esprit aussi chez l'acrobate avec cette petite fille qui ne parlait jamais, qui ne riait pas, qui ne pleurait pas...»²⁶.

LA MORT: ÉVÈNEMENT IMPORTANT DES VILLAGES.

Quand il était petit, au moment des prières qu'il devait faire devant la Vierge, il éclate en sanglots et il crie:

«Elle est morte! Elle est morte!»¹.

Cette idée sur la mort ne va pas l'abandonner pendant tout le roman. Après l'événement de la Vierge, c'est la petite de l'acrobate qui meurt:

«Le soir, on nous dit que la petite de l'acrobate était morte»².

C'est une idée obsédante. La mort est toujours entourée d'une ambiance caractéristique: le vent, le froid, la nuit, l'hiver, la solitude, le désert...:

24. *Ibidem.* p. 148.

25. *Ibidem.* pp. 154 y 155.

26. *Ibidem.* p. 190.

LA MORT: ÉVÈNEMENT IMPORTANT DES VILLAGES.—

1. GIONO, JEAN. *Op. cit.* p. 37.

2. *Ibidem.* p. 77.

«C'était un dimanche blanchâtre de plein hiver, avec un gros vent solitaire. La rue était déserte. Un chien hurlait à la mort après le son triste des cloches»³.

Il s'agit d'un événement continu; un jour il est en train de parler avec l'homme noir sur la colline, et il était en train de penser à la mort:

«Je pensais à la mort de Patrocle, à Briseis, la fille du marchand de chevaux»⁴.

C'est aussi la maîtresse du bistrot qui meurt et toute une série des personnes qui entourent Giono.

À Corbières, la mort est plus près du mal qu'à Manosque, il s'agit d'une mort violente sous la forme du suicide. On peut trouver la cause dans la monotonie qui y existait. Avant l'événement des suicides, Giono, dans ses jeux avec Anne se présente comme un être dur et froid devant la mort: «Ils vont mourir» dit la petite Anne, «Tant pis» répond Jean⁵. Le vent est un fidèle ami qui est toujours près de la mort, il bouscule un convoi sur la route du cimetière, après il prend des pierres et il les jette sur le cercueil. C'est le vent même qui annonce la mort de Costelet.

Tout ce qu'il y a aux alentours de la mort est important pour Giono⁶. Les gens qui vivent avec elle la considèrent comme le seul événement de leurs vies. Le suicide n'est pour personne une chose étrange, ce sont des questions matérielles qui inquiètent les villageois: il n'y aura plus de pain, il faudra faire une fête pour oublier vite. Mais la situation pend sur eux comme l'épée de Damocles; le paysage est âpre: il n'y aura que des ronces et des orties (symboles du mal). L'influence de l'ambiance sur les enfants est important de même: ils jouent aux pendus; ils ne peuvent pas sortir du grand trou où ils se trouvent.

Le roman entier est une image de la mort, mais celle-ci est toujours plus près des pauvres gens, des ouvriers et des paysans, et Giono est à côté d'eux. Il ne crie pas, il observe et il expose. À travers l'anarchiste il nous dit:

«Les ouvriers et les paysans, nous sommes maintenant tout pliés dans notre drap de mort et on a bien attaché les bandes; et on nous a mis la mentonnière comme aux morts pour nous empêcher de parler»⁷.

Mais il pense qu'il y aura un jour où tout le monde pourra parler:

«...notre bouche sera descellée»⁸.

3. Ibidem.

4. Ibidem. p. 131.

5. Ibidem. p. 112.

6. Ver pág. 114.

7. Ibidem. p. 49.

8. Ibidem.

La mort est près de tout ce qui est pourri:

«La cage du rossignol sentait la pourriture. (...) L'odeur de la mangeaille pourrie montait en deux ou trois grosses bulles et, tout aussitôt, éclatait la terrible chanson roulante de l'oiseau»⁹.

La mort va aller toujours unie à la maladie. Celle-ci est antérieure mais elle finit toujours dans celle-là:

«Je savais que mon père n'était pas fort, qu'il était vieux, déjà malade du mal dont il devait mourir»¹⁰.

La maladie donne peur à l'enfant:

«Il y en avait un (épileptique) grand et roux qui me faisait peur»¹¹.

et déforme les corps des villageois:

«...sa mère, une petite souris ratatinée, basse de jambes, avec un grand cou de poule tout déformé par une formidable pomme d'Adam qui montait et descendait dans son cou comme une bête vivante avalée et qui aurait ramoné son gosier. (...) Le père avait un crâne écrasé et tout le bas de la figure gonflé par une énorme bouche saignante comme une blessure»¹².

Nous nous trouvons devant de vraies descriptions naturalistes.

— Les aspects de la mort.

La mort est présentée sous divers aspects et visages:

- La mort imaginée: la mort de la Vierge¹³.
- La mort du village: «La ville... come une ruche morte»¹⁴.
- La mort enfantine: «...la petite de l'acrobate est morte»¹⁵.
- La mort accidentale: «Il y a un trou très profond et des petits s'y sont noyés»¹⁶.
Lefils du forgeron meurt aussi sous les roues d'une charrette: «Il est mort pendant qu'elles se regardaient»¹⁷.

9. *Ibidem.* p. 54.

10. *Ibidem.* p. 238.

11. *Ibidem.* p. 83.

12. *Ibidem.* p. 84.

13. *Ibidem.* p. 37.

14. *Ibidem.* p. 49.

15. *Ibidem.* p. 77.

16. *Ibidem.* p. 106.

17. *Ibidem.* p. 114.

- La mort comme suicide:
«...c'est le dimanche à la suite, après le bal, que le jeune Costelet se tira un coup de fusil dans la ganache. (...) Justin qui s'en allait sur le coup de l'aube avec sa charrette trouva le gros boulanger pendu au premier tilleul de la route. (...) Dans le courant de la semaine Blanche Lamballe se pendit à un olivier avec sa ceinture»¹⁸.
- La mort comme quelque chose désagréable: «...sa tête sentait déjà le pourri et il avait un ver dans l'oeil»¹⁹.
- La mort des regards: «...en retournant au village, en entrant dans les rues, je rencontrais ces regards morts presque sur tout le monde»²⁰.
- La mort à cause d'une maladie et en solitude:
«Elle mourut sans lui, toute seule, en rendant son sang sur les draps»²¹.
- La mort des animaux:
«...et là, au beau milieu, une brebis morte pourrissait»²².
- La mort d'un village sans pain:
«Sans cette odeur de pain chaud, et sous le gros du soleil, le village avait l'air tout mort»²³.
- La mort comme pensée:
«Il y avait tant de nuit et de mouches, tant de chaleur sucrée, tant de lueurs blêmes dans le feuillage des vergers, et de silence, que je pensais chaque fois à la mort»²⁴.
- La mort du temps:
«L'hiver est venu. Les nuits sont mortes. Il n'y a plus d'étoiles, plus de bruit, plus de vent»²⁵.
- La mort comme une chose courante de la vie quotidienne:
«Celui qu'on appelait le marchand de lunettes est mort»²⁶.
- La mort comme une absence de mouvement:
«Décidement ne bougea pas. Il regardait fixement la fenêtre. Il était mort»²⁷.
- La mort comme désir, comme attente:
«La mort n'entre pas chez nous, pourquoi? (...) Elle se levait au milieu de la nuit pour aller voir si la porte était bien ouverte. Elle regardait dans la rue à droite et à gauche.
Et cette mort, disait-elle, qu'est-ce qu'elle peut bien faire? Depuis qu'on l'attend ici?»²⁸.

18. *Ibidem.* pp. 114, 117 y 118.

19. *Ibidem.* p. 116.

20. *Ibidem.* p. 123.

21. *Ibidem.* p. 129.

22. *Ibidem.* p. 138.

23. *Ibidem.* p. 156.

24. *Ibidem.* p. 180.

25. *Ibidem.* p. 206.

26. *Ibidem.*

27. *Ibidem.* p. 225.

28. *Ibidem.* p. 231.

- La mort comme soumission:
«Dans ce camp de vaincus, il n'y avait plus que soumission et mort»²⁹.
- La mort comme homicide:
«Le charron tuait son fils. Le garçon était crucifié contre le mur, les bras en croix, la tête déjà pendante; un filet de sang coulait de ses lèvres»³⁰.
- La mort personnifiée:
«La mort va venir, Francesc. Je lui ai écrit avec mon encre bleu, de ma petite écriture qui monte toute de travers dans la page et elle m'a répondu: «Compte sur moi».
Il faudra que tu sois bon petit garçon avec elle car elle va venir nous aider, toi et moi. C'est moi qui fera les politesses»³¹.
- La mort dans la mer:
«...la bouche d'Angiolina sentait le bateau pourri et le marin mort»³².
- La mort comme épidémie:
«Dans les quartiers du côté du dépotoir aux ordures, la typhoïde avait mis des graines et presque toutes les maisons avaient un malade dans son cocon de draps et de couvertures, ratatiné et grelottant. On ne sonnet plus pour les morts»³³.
- La mort absurde dans la guerre:
«Si encore tu étais mort pour des choses honorables: si tu t'étais battu pour des femmes ou en allant chercher la pâture de tes petits. Mais non, d'abord on t'a trompé et puis on t'a tué à la guerre»³⁴.
- Les besoins de morts:
«...il faut qu'on habille la morte»³⁵.
- Les traces de la mort: le noir et la maigresse:
«Le soir, ses joues commencèrent à noircir, cette paralysie du pays des morts descendit au long d'elle. (...) Déjà, elle ne bougeait plus ni ses paupières ni sa bouche; à peine un peu de souffle aux narines. Les épaules arrêtées, les bras allongés, les jambes dures; elle resta debout, plus raide que du fer. (...) Elle était devenue maigre comme la mort»³⁶.
La mort est présente toujours dans la vie de Giono, mais il ne va pas l'accepter, il se rebèle contre elle. Il défend la vie:
«Il n'y a qu'une seule gloire: c'est être vivant»³⁷.

29. *Ibidem.* p. 237.

30. *Ibidem.* p. 238.

31. *Ibidem.* p. 244.

32. *Ibidem.* p. 243.

33. *Ibidem.* p. 250.

34. *Ibidem.* p. 263.

35. *Ibidem.* p. 209.

36. *Ibidem.* pp. 212 y 216.

37. *Ibidem.* p. 264.

LA GUERRE.

C'est la troisième image du mal que Giono nous présente. Pour lui, la guerre n'est pas seulement la lutte armée, mais aussi la lutte des classes sociales:

«Je porte la révolution (...).

Camarade, nous les prolétaires, les ouvriers et les paysans, nous avons les poignets solides, nous secouerons le châtaignier du ciel et les étoiles tomberont sur la terre avec tous leurs piquants comme des châtaignes»¹.

et cette lutte emmène avec elle une autre guerre, la guerre des morts:

«— Ça fera du sang, dit mon père.

— De la pourriture»².

Il vit dans des conditions très misérables. Son père était cordonnier, sa mère repasseuse. Il vit depuis son enfance des situations politiques comme des contacts avec un anarchiste que son père accueille chez lui. Son père a des idées politiques et lui, il est d'accord. Mais il voit aussi le mal dans cette guerre social quand il entend l'anarchiste dire que:

«Les ouvriers et les paysans, nous sommes maintenant tout pliés dans notre drap de mort et on a bien attaché les bandes; et on nous a mis la mentonnière comme aux morts pour nous empêcher de parler»³.

Il ne participe pas, il se limite à nous faire prendre conscience de ce mal social:

«L'aide aux autres, ça n'y est pas là-dedans. Mutualité. Merde. Tout ce que ça fera, ça fera durer la petite propriété privée.

La bataille. Voilà. Rien que ça pour nous. C'est tout ce qui reste»⁴.

Alors, la guerre social éclate, parfois il s'agit d'une guerre voilée, mais la haine des hommes existe, et celle-ci va survivre à la mort. Dans un tableau comparatif avec l'Apocalypse un anarchiste nous dit:

«...ça sera comme le jour du Jugement dernier, tu m'entends? (...) c'est nous qui jugerons en dernier les iniquités et les injustices. Les malheureux sortiront de terre et toute la terre sera crevassée. Dans les champs, dans les prés, dans les collines et les montagnes, au milieu des chemins les plus durs, on entendra

1. GIONO, JEAN. Op. cit. p. 50.

2. Ibidem. p. 51.

3. Ibidem. p. 49.

4. Ibidem. p. 45.

craquer la terre, on la verra se fendre en étoile, se soulever comme quand une taupe veut sortir et les malheureux pousseront autour de nous comme des plantes»⁵.

D'ailleurs, il s'engage dans la guerre armée. Il croit que c'est le pire qui peut arriver à l'homme. Il ne la comprend pas, il la hait. Il se demande constamment pourquoi cette guerre? pourquoi ce mal? Il dit à son ami Louis David mort à la guerre:

«Si encore tu étais mort pour des choses honorables (...) Mais non, d'abord on t'a trompé et puis on t'a tué à la guerre».

AUTRES IMAGES DU MAL.

On peut citer:

- Le visage de la maison.
- La salété de la cour des moutons.
- Les voisins de l'immeuble; leur misère.
- Les maldisances villageoises.
- L'intromission des villageois dans la vie des autres.
- La bagarre.

CONCLUSION

Ce livre est un parfait ensemble d'images du mal avec les images de l'intimité de Giono. Tout dans ce livre nous présente sa vie intime: la vie de famille, son amour, sa sensualité,...

Mais toute cette intimité a été détruite par le mal; un peut partout, il voyait la mort prendre les êtres qu'il aimait, et lorsqu'ils n'étaient pas pris, ceux qu'il avait aimé dépérissaient ou disparaissaient.

5. *Ibidem.* p. 49.

6. *Ibidem.* p. 263.